

**JOSEPH BONIFACY
PRÊTRE ET
CHRONIQUEUR NIÇOIS**

Henri COSTAMAGNA

L'anthologie des écrivains du comté de Nice compte huit ecclésiastiques à l'époque moderne, en particulier Jean-Charles Passeroni surnommé le « la Fontaine niçois », directeur-auteur également des facétieuses *Lagrime in morte di un Gatto* (pleurs sur la mort d'un chat)¹. Joseph Bonifacy prolonge cette lignée d'une manière tout à fait originale. Dans une étude sur les historiens et chroniqueurs niçois vus par *Nice Historique*, il occupe en importance la seconde place après Pierre Gioffredo. C'est Léo Imbert, rédacteur en chef de cette revue de 1936 à 1955, après avoir dirigé les archives des Alpes-Maritimes qui l'a redécouvert. Dans une longue, vivante et inédite présentation, il montre bien la carrière en dent de scie de ce personnage étonnant « ...tour à tour curé, chapelain, professeur, jardinier, pour finir comme il avait commencé curé de campagne. » Ce dernier n'avait-il pas vécu, du 27 mars 1771 au 5 février 1842, à travers trois périodes : l'Ancien Régime savoisien, la Révolution puis l'Empire et la Restauration, riches en péripéties et bouleversements².

Né à Nice au sein d'une famille présente dans cette capitale depuis près de deux siècles, il refléta les caractéristiques du peuple niçois : le catholicisme affirmé, la faculté de survivre dans une marche-frontière sans cesse disputée et envahie, en résistant et s'adaptant à la fois aux événements, y compris face au développement du tourisme, réalité fondamentale à partir du siècle des Lumières.

D'un milieu aisé de négociants alliés par des mariages à celui des notaires, il put acquérir une culture considérable. Elle lui faisait privilégier le commerce des classiques : Horace, Cicéron, Juvénal, et lui rendait les littératures françaises et italiennes familières. N'était-il pas quadrilingue ? Car, en plus des deux langues précédentes et du latin professionnel, il s'exprimait constamment dans la « cara lingua nativa » (la chère langue maternelle), le nissart qui surgit spontanément sous sa plume. Il rédigea un *Vocabolario nissardo* et participa à la traduction en dialecte du catéchisme diocésain. Il multipliait les citations proverbiales : « Cu a de pan e de vin pouè envidà lo sieu vesin » (Celui qui a du pain et du vin peut inviter son voisin), et plus typiquement frappé : « lo coust gasto lo gust » (Le coût gâte le goût). Il aimait passer d'un langage à l'autre. Par exemple, dans un petit sermon adressé à ses paroissiens drapois qui n'avaient pas beaucoup de piété, la phrase d'introduction est en italien, la suite en nissart : « Volendo il, parrocco rimediare ad un diffetto che e ben comune in questi tempi... disse tra altre cose : Anen a la Gleio, e como ? Como l'Ae au ganié... » (Le curé voulant remédier à un défaut bien commun en ce moment, ... dit entre autres choses : Nous allons à l'église, et comment ? comme l'âne qui va aux roseaux...)³.

Cette attitude l'éloignait de la société bourgeoise ce que l'abbé reconnaît sans réticence : « Je converse familièrement avec le peuple... Je conviendrais volontiers avec vous que mes habitudes sont éloignées des usages du monde et que vous pourriez m'accuser d'un peu de rusticité, ce que je ne considérerais pas comme une injure. » Mais il y avait plus. N'ajoutait-il pas : « ... chacun a son amour-propre, le mien est d'être franc et indépendant ? « Voli ave lo drech de mi rire de mi strapessa et mi fichia de tot ! » (Je veux avoir le droit de rire jusqu'à l'excès, de me moquer de tout). Aussi Léo Imbert peut-il conclure : « Son refus de s'adapter aux usages qui sont les conditions du succès, son instinct de révolte contre toute ingérence extérieure, son humeur peu accommodante, son esprit caustique et son franc-parler, l'avaient de bonne heure écarté de la bonne voie, nous parlons de celle qui mène à la réussite ». ⁴ Lui-même en était bien conscient : « ... senti sto era che l'independenso es estat lo mieu malur politico... e mi sieu

¹ *Anthologie des écrivains du comté de Nice* (sous la direction de R. Schor), Serre, Nice, 1990, pp. 65-160.

² H Costamagna, *Historiens et chroniqueurs niçois vus par Nice Historique XVI^e-XIX^e siècles*, *Nice Historique*, 1998, n° 1-2, p.69. L. Imbert, L'abbé Joseph Bonifacy, chroniqueur niçois (1771-1842), *Nice Historique*, 1936, n° I, p. II.

³ *Anthologie des écrivains du comté de Nice*, *op. cit.*, pp. 171-173. L. Imbert, L'abbé Joseph Bonifacy..., *op. cit.*, *Nice Historique*..., n° I, pp. 2, 5, n° 2, pp. 46,47. P.L Malaussena, La Turbie au début du XIX^e siècle d'après les chroniques de l'abbé Bonifacy, *Nice Historique*, 1986, n° 4, pp. 116, 119.

⁴ L. Imbert. *L'abbé Joseph Bonifacy*..., *op. cit.*, *Nice Historique*..., n° I, pp. 16, 18.

perdut, ossia m'an perdut ! « (Je sens maintenant que l'indépendance a été mon malheur politique... et je me suis perdu, ou d'autres m'ont perdu ! ». Une autre singularité s'ajoutait à ce tempérament marqué. Il s'agit de l'incapacité où il fut durant toute sa vie d'assurer une bonne gestion de ses finances. « Plus je décide d'épargner et plus je dépense. » « Faraut m'a dic d'aver gagnat 1100 L. stan a l'Escolo. O fotre, e ieu 675. » (Faraut m'assure avoir gagné 1100 Lires cette année au collège royal. Oh ! Foutre, moi (qui l'ait quitté) 765. » Alors qu'il voulait se consacrer entièrement à ses recherches, il constatait : « Io sono hic et nunc senza un soldo » (je suis ici et maintenant sans le sou), et soupirait amèrement : « mi è necessario il lavoro » (Il faut que je travaille).⁵

Aussi, ses immenses investigations locales, traduites à travers le *Sommaire ou abrégé de l'histoire de Nice depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1792*, ses *Notes sur le clergé* (de 1796 à 1805), ses *Chroniques* rédigées entre 1792 et 1839 à partir de notices antérieures prises sur le vif, ses *Turbia notizie varie disposte per serie cronologica* (La Turbie, informations diverses classées par ordre chronologique) à partir de 1822, enfin ses *Notes statistiques sur Drap* (1831-1839) sont restés un trésor inconnu du grand public, conservé, actuellement, sous forme de manuscrits à la Bibliothèque de Cessole et aux archives communales à Nice. Ceux qui les ont consultés y trouvent trois aspects essentiels : le prêtre, le défenseur du comté niçois, l'érudit infatigable au sujet de l'histoire régionale.⁶

La vocation sacerdotale coulait de source familiale. « Ses parents, honnêtes et pieux, lui communiquèrent de bonne heure leurs sentiments religieux et charitables », rapporte Don Miceù. Mais Bonifacy en montra la profondeur et la sincérité en la réalisant dans une période difficile pour le catholicisme, après que l'armée révolutionnaire du général Danselme eut occupé le pays et chassé l'évêque Valperga. C'est d'ailleurs ce dernier, réfugié à Turin, qui l'ordonna prêtre le 14 octobre 1796. L'an suivant pour être nommé curé à Tourrettes-Levens, Bonifacy dut prêter un serment de « haine à la Royauté, fidélité et attachement à la République », tout à fait contraire à ses convictions. N'écrivait-il pas : « ... nous sommes des esclaves, mais des esclaves toujours frémissants. » Il détint cette charge jusqu'en 1802 et, après un intermède à Saint-Sauveur de Gairaut, rejoignit la cure de Châteauneuf-Villevieille (1803-1805). Puis, préférant s'installer à Nice, il allait l'échanger contre une simple chapellenie à l'église Saint-Jacques. Ce ne fut qu'à la fin de sa vie qu'il retrouva des responsabilités de curé à Contes (avril 1829 à juillet 1831), ensuite à Drap (1831-1840).

Malgré cette apparence de girovague, c'est avec « zèle » et un « soin scrupuleux » qu'il accomplit les obligations de son ministère. « Qui pourrait compter le nombre des missions qu'il a faites, des retraites qu'il a données, des neuvaines qu'il a prêchées dans les divers villages du diocèse ainsi que dans la ville de Nice ? S'il venait à manquer le prédicateur du Carême ou de l'Avent, on pouvait toujours suppléer à son défaut par le ministère de l'abbé Buonifacci, car il prêchait sans préparation avec autant de grâce que de facilité sur tous les points de la morale et de la religion. » Sans préparation n'est pas exact, car ce dernier a lui-même écrit : « Le prêche doit se faire admirer par sa simplicité et par sa clarté ; il sera donc court ; et pour être court en chaire, il faut être long en l'étude. » Lors de son séjour à la Turbie d'où « si va processionalmente a Laghetto... bella devozione che me ha edificato assai » (l'on se rend en procession à Laghet (au sanctuaire)... belle dévotion qui m'a beaucoup édifié), il était toujours à l'œuvre, confessant, célébrant la messe à une heure et demie du matin le 28 mai 1824 et distribuant la communion

⁵L. Imbert. *L'abbé Joseph Bonifacy...*, op. cit., *Nice Historique...*, n° 1, pp. 6, 12-14.

⁶L. Imbert, *L'abbé Joseph Bonifacy...*, op. cit., *Nice Historique...*, n° 2, pp.40, 42. P.L. Malaussena, La Turbie..., op. cit (3), *Nice Historique* 1986... ; p. 101. P.L. Malaussena, *Une communauté villageoise au début du XIX^e siècle : Drap d'après les chroniques de l'abbé Bonifacy*, *Nice Historique*, 1979 , pp. 189, 190.

avec d'autres prêtres pendant plus d'une heure, en raison des 3000 fidèles présents. Aussi, pouvait-il conclure : « Io sono stato contentissimo » (j'ai été très heureux)⁷.

Contre les critiques étrangères, accusant le clergé comme la population de médiocrité religieuse et de superstition, il défendait ses confrères. « Dans ce pays les prêtres vivent à la sueur de leur front ; leur industrie, leur patrimoine suppléent aux pertes qu'ils ont essuyé à cause de la Révolution et à l'exiguïté des aumônes que les fidèles par impuissance ne peuvent leur donner malgré leur bonne volonté puisée dans l'amour de la Religion que vous semblez méconnaître. » « Voici le huitième prêtre (originaire de Nice) ordonné depuis vingt et un ans. Cela ne fait pas ressortir le désir d'entrer dans notre carrière. » Mais avec cela, il ne pouvait s'empêcher d'exercer son esprit critique, plein de causticité à l'égard de ses condisciples. « Les vices du clergé sont l'avarice, la pétulance, l'ambition et surtout l'ignorance ! » : « de braves gens sans doute que ces clercs... mais tous des ânes, tous des épicuriens, » qu'il allait jusqu'à qualifier de « ... race de taupes, bipèdes du sanctuaire, privilégiés de l'arche de Noé. »

Les séminaristes, la future relève, n'étaient pas épargnés : « ... quand ils sortent on dirait des soldats qui vont à l'exercice : bêtes, mal élevés et sans discipline. » Le chapitre cathédral, fortement accru en nombre par Mgr Colonna d'Istria, constituait une de ses cibles favorites, surnommée « le Grand Sanhedrin. » « Les chorévêques, ennemis les uns des autres, ne s'entendent que pour combattre le vicaire général, O Teste, O Bella ! » En conclusion : « Ils sont trente-six, parmi lesquels si vous cherchez un homme avec la lanterne de Diogène vous n'en trouverez pas un seul. » « On voudrait un évêque ferme, zélé, actif, bien assisté d'un conseil qui fut bon », signifiait que la réalité était très exactement à l'opposé de ce vœu.⁸

Car sa véritable « bête noire », sa « tête de Turc », fut son propre évêque Mgr Galvano, appelé « Mingo » (rien ou peu de choses en niçois) et jugé capable des « piu solenne coglionarie » (des plus solennelles « bêtises ». Il lui consacra pas moins de 547 notes, chacune d'entre elles étant ainsi numérotée. Entre autres gentilleses, on peut y lire à la citation 38 : Mingo è un superbio, non conosce che una cosa sola la sua volontà. A cui tutto sacrifica » (Mingo est un orgueilleux, il ne connaît rien d'autre que sa volonté, à laquelle il sacrifie tout), et au paragraphe 348, Mingo « ... n'est capable d'en imposer ni par sa naissance, ni par ses dignités, ni par son âge et moins encore par sa science et par ses vertus. » Même avec l'exagération liée à un tempérament irascible, Bonifacy ne faisait ainsi qu'exprimer l'esprit frondeur des Niçois à l'égard des autorités religieuses et dont la *Nemaïda* de Joseph Rosalinde Rancher et proche de nous *Lou vin dei Padre* cher à Francis Gag sont d'aimables échos littéraires. Comme, par ailleurs, l'abbé témoigne dans ses écrits d'un autre trait caractéristique du catholicisme local : l'attachement à la tradition et la méfiance, voir l'hostilité, par rapport à toutes les nouveautés, par exemple celles que représentaient les philosophes et les francs-maçons. « ... à la lecture de quelques pages de Rousseau dialecticien incomparable et de votre immortel et savant et judicieux Voltaire... », grince-t-il. « Quarante des frères ayant suivi l'enterrement (d'un vénérable de loge, d'ailleurs religieusement repent) le chapeau sur la tête, une torche allumée à la main, avec leur écusson », note encore le chroniqueur, « la foule s'était assemblée à ce spectacle, par curiosité, pour voir le visage de cette race perfide. » « Les marguilliers de la cathédrale voudraient que l'évêque interposât son autorité afin que les francs-maçons ne puissent, au cours de leur bacchanale, exhiber leurs pavillons à l'extérieur. Mais que peut faire Monseigneur ... prier et se

⁷ *Anthologie des écrivains...*, op. cit., (1), p. 171. L. Imbert, *L'abbé Joseph Bonifacy...*, op. cit., Nice Historique..., n° I, pp.2-4, 9-11. Nice sous le premier Empire. D'après la chronique inédite de l'abbé Bonifacy, *Recherches régionales*, 1964, n° 3, p.5. P.L. Malausséna, *La Turbie...*, op. cit., *Nice Historique* 1986..., pp. 110, 111, 118. J.B. Toselli, *Biographie ancienne et moderne*, Nice, 1860, réédition Marseille, 1973, 2 tomes, I, pp. 176-179.

⁸ G. Doublet, *L'épiscopat de Mgr Colonna d'Istria, Semaine Religieuse*, Nice, 1926, pp. 297, 298, 349, 350. M. Carlin et P.L. Malausséna, *L'académicien français et le chroniqueur niçois : regards contrastés de Millin et de Bonifacy sur Nice en 1808*, dans : *Du comté de Nice aux Alpes-Maritimes- les représentations d'un espace politique et culturel dans l'histoire* (Actes du colloque de Nice 1979, Université de Nice Sophia-Antipolis, centre d'Histoire du Droit), Serre, Nice, 2000, pp. 154-155.

taire, c'est ce qu'exigent les tristes circonstances où nous nous trouvons. » En revanche, Bonifacy exprime un réel attachement ultramontain qu'il partageait avec la majorité de ses concitoyens. « Le 2 août (1809) à Cimiez, l'affluence des fidèles a été plus grande qu'à l'ordinaire... La nouvelle de l'emprisonnement du pape y a contribué. On prie en silence mais la tristesse paraît sur tous les visages... Quelle émotion, que de larmes, que de prières ferventes pour le Saint-Père. » Lequel devait connaître un accueil triomphal lors de son retour ultérieur de Fontainebleau.⁹

Dans cette perspective, on comprend que l'abbé Bonifacy soit devenu le défenseur du comté de Nice, et en premier lieu face à l'influence et aux interventions françaises. Devant les ruines du trophée de la Turbie, il observe : « Cosa veramente degna di essere detta Torre conservata, ma da Francesi fu distrutta » (Cette tour était une chose vraiment digne d'être conservée mais les Français l'ont détruite). A ses yeux le génie français était « un genio per se distruttore... » (un « génie » intrinsèquement destructeur). Pour lui, comme pour les autres Niçois, le puissant voisin restait, avant tout, l'envahisseur habituel du pays avec toutes les conséquences négatives qui découlaient. C'est pourquoi il détesta la Révolution. « Carnot mem au Rè dice : La Révolution a été un despotisme continuel, es un Carnot che lo dic » (Carnot lui-même a dit au Roi : la Révolution a été un despotisme continuel, c'est un Carnot qui le dit). Pour désigner ce « mal français » de l'époque, il forge un terme inédit : « lo gallume » et surnomme ses partisans : « li Debrajat » (les Débraillés). L'un des plus illustres d'entre eux, le docteur Fodéré, est fustigé de belle manière : « ... sot discoureur, propagateur de principes et maximes malsains et suspect d'athéisme... ce solennel bohémien révolutionnaire (est) ennemi du pays et des Niçois parce qu'il les considère comme trop peu amis des Français et de leur Révolution. »¹⁰ Il salua l'arrivée du préfet Dubouchage car, dit-il, avec lui « le règne des Débraillés » était terminé. Ce qui ne l'empêchait nullement d'être hostile à Napoléon en qui il voyait l'héritier de la Révolution et un dictateur : « la plus lourde charge dont nous avons à souffrir est la privation de toute vie civile et sociale, en tombant dans les mains d'un pouvoir arbitraire et absolu, et dans celles, pires peut-être, de ses agents... » Pour lui, l'Empereur restait un « capitano de « Zingari » (capitaine des Bohémiens). Le roi de Rome était qualifié de : « Napoleoncino ». La « ... lecture d'une brochure intitulée : la vie du soldat français, par un jeune conscrit... n'était que solennelle ineptie. Tout cela fait rêver. » L'abbé réprouvait les collaborateurs du pouvoir, tel Jean-François De Orestis, nommé maire de Nice puis proviseur du lycée impérial (aujourd'hui Massena). « Oh ! quel marché, si Bonaparte ne fait pas le bonheur du peuple, il fait celui du codin saltellante » (pantin à perruque). Il guettait avec persévérance, la décadence puis la fin du régime : « ... victoires de rêve, victoires de Polichinelle ; ... on dit que ce Te deum est le 48^e. A quand le Miserere qui serait plus de circonstances. » « Tout est grand avec Napoléon, et grande aussi sera sa ruine. » Vers la fin, il se réjouissait du silence qui régnait : « Cora si parla plan, lo nalaut va mau, e moribondo » (Quand on parle à voix basse, c'est que la malade va mal, il est moribond). Et à leur figure, on savait maintenant à quelle catégorie « o pecora o capretta » (ou brebis ou chèvre du jugement dernier) chacun des « mali cittadini » (mauvais citoyens tenants du « gallume » maintenant désespérés) appartenait. Finalement, l'écrivain se proposera d'écrire un récit historique de ces « 22 années de la captivité de Babylone » (1792-1814).¹¹

Toujours durant cette période, le combat continuait contre un autre type de visiteurs dont le principal était encore un français : Aubin Louis Millin, « membre de l'institut royal dans l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres » ! Son passage à Nice se produisit en 1804 ; la

⁹ Bibliothèque de Cessole, Musée Masséna, Nice, fonds Bonifacy, manuscrit n° 32, Don Joseph Bonifacy, Mingo, Giugno 1841, pp. 3, 35. R. Gasiglia, Vin et parole dans Lou vin dei Padre, *Nice Historique*, 2000, n° 4, pp. 271-289. L. Imbert, *Nice sous le premier Empire...*, op. Cit., *Recherches Régionales*, pp. 8, 10, 12, 13

¹⁰ Bibliothèque de Cessole, manuscrit n° 32, op. cit., p. 37, note 365. L. Imbert, L'abbé Joseph Bonifacy..., op. cit., (3), *Nice Historique* 1986..., pp. 105, 109.

¹¹ L. Imbert, *Nice sous le premier Empire...*, op. cit., *Recherches Régionales...*, pp. 2, 4, 6, 11, 18, 20, 22-24.

relation qu'il en fit fut publiée l'an 1807 ; puis elle devint un ouvrage complété : *Voyage en Savoie, en Piémont et à Nice*, paru en 1816, donc après la Restauration. Il s'inspirait d'ailleurs fortement des écrits antérieurs de Tobie Smollett (1763-1765) et du mathématicien suisse Jean George Sulzer (1775). La riposte de l'abbé prit la forme manuscrite de 245 feuillets, entièrement rédigés en français : « Lettres sur les 4 derniers chapitres du « Voyage de M. Millin » sur ce qu'il a écrit de la ville de Nice et de ses environs. » (avril 1808) Elles reprennent point par point les assertions de ce dernier avec véhémence et sans ménagement. « ... nos ustensiles, nos meubles, vous ne les avez pas vus ! Vous ne pouvez en juger puisque vous n'êtes entré que dans deux ou trois maisons. » « ... l'odeur nauséabonde... Vous êtes bien délicat M. Louis Aubin et je m'en réjouis avec vous car il me semble que si votre vue n'est pas des meilleures votre odorat est parfait et subtil. » « Saleté des vitres... nous sommes incorrigibles puisqu'on lit déjà de semblables reproches sur les vitres dans Smollett en 1766 vous qui avez copié si exactement cet ouvrage... » « Nos maisons ne sont pas des palais superbes où le luxe et la somptuosité attirent l'œil de l'étranger. Elles sont destinées à ces personnes à qui l'économie, la simplicité doivent être leur partage. » « Comment avez vous appris qu'ici la littérature est peu cultivée ? le séjour de 3 fois 24 heures peut-il vous avoir fourni des connaissances particulières pour décider en une seule ligne de la littérature de tout un pays ? » Et de conclure cette nouvelle diatribe, il faut le dire en grande partie fondée, par l'annonce d'un recueil historique pour servir de « Guide aux étrangers qui brûlent de s'informer exactement des choses de Nice » et dont il traça le plan. « Monsieur, vous figurerez dans cette description devenue indispensable après ce que vous avez osé copier des anciennes rapsodies de Smollett, des méprises de Sulzer, des inexactitudes de Papon... » Mais il n'inclut pas dans cette phrase l'ajout figurant dans ses *Chroniques* : et vos « ... mille injurie grossolane et masicci errori contro di noi » (mille injures grossières et énormes erreurs dirigées contre nous).¹²

Cette publication ne parut jamais sous la forme annoncée mais l'abbé Bonifacy devait en jeter les bases en qualité, comme il se définissait lui-même d' « Amico della Patria, amante, amatore zelante delle cose patriae ; sorittore paesano » (Ami de la Patrie, amant passionnément épris de tout ce qui concerne la patrie, écrivain du pays) c'est-à-dire d'érudit, amoureux du pays niçois. Il avait été encouragé à bâtir cette œuvre par la communication du manuscrit de Scaliero et celle de notes et documents confiés par Charles Cristini, le fondateur de la Société typographique.

C'est pour mener à bien cette tâche, qu'à un moment de sa vie il abandonna les responsabilités sacerdotales : « Ai uno forto enveio de me nestà a Nisso, ... » (J'ai une grande envie de me fixer à Nice). Il y exerça d'abord les fonctions de chapelain. Mais, en raison des difficultés financières qui s'accumulaient, malgré un renflouement provisoire par la succession paternelle, il dut se procurer un emploi stable. Ayant sollicité un poste de professeur au lycée niçois, il l'obtint quand celui-ci devint collège royal en 1814, d'abord dans une chaire de grammaire puis dans celle des humanités. Trois ans plus tard, il quittait cette fonction restant simplement aumônier de cet établissement. Grâce aux revenus acquis précédemment, il avait acheté une petite habitation avec son jardin, sur la rive droite du Paillon, au quartier dit de l'Observance. Il espérait en faire une exploitation rentable. Mais, très vite, ses illusions s'envolèrent et il dut redevenir curé de campagne, comme déjà signalé auparavant. Toutefois, cet étonnant cursus n'avait pu qu'enrichir l'expérience et les connaissances de Joseph Bonifacy au service d'un projet : rassembler les matériaux d'une véritable somme qui fournirait la documentation la plus vaste sur le comté et sa capitale, rétablissant du même coup quelques

¹² M. Carlin et P.L. Malaussena, L'Académicien français et le chroniqueur niçois..., *op. cit.* (8), pp. 146, 148, 151-153, 156. L. Imbert, L'abbé Joseph Bonifacy..., *op. cit.*, *Nice Historique*..., n° 2 pp. 35,36.

vérités fondamentales. N'avait-il pas écrit à l'académicien Millin « L'amour seul du vrai est l'amour qui me guide. »¹³

Les articles du Professeur Paul-Louis Malausséna, concernant les villages de Drap et de la Turbie et publiés par la revue *Nice Historique*, nous donnent un aperçu limité mais convaincant d'un tel labeur. Pour ce dernier, l'abbé « ... apparaît volontiers comme l'un des précurseurs de l'ethnographie historique. A ce titre il fait partie des érudits qui, depuis le milieu du XVIII^e siècle s'emploient avec un souci statistique à donner une description détaillée et méthodique de leur région. » La richesse des chroniques de Bonifacy, conclut-il, « ... réside assurément en ce qu'elles constituent un lieu de mémoire privilégié du pays niçois. » On sait comment, cet observateur « attentif » et « très perspicace » accumula cette « mine inépuisable de renseignements fort utiles sur l'histoire locale. « Au cours de ses pérégrinations, il prenait contact avec les curés, notables et chercheurs locaux, consultant à l'occasion des manuscrits familiaux. Il n'oubliait pas, non plus, la visite des archives, en premier lieu paroissiales contenant l'état-civil de l'époque et communales avec leurs « causati » ou budgets prévisionnels municipaux.¹⁴

Aussi, peut-il parler pratiquement de tout, avec un grand réalisme comme le révèle le seul exemple de La Turbie et de son climat pas toujours bienveillant. L'expression « lo garbin », désigne la présence fréquente d'un brouillard bas et épais. Se rendant de cette communauté au sanctuaire de Laghet, à 4 heures et demie du matin, il écrit : « ... ho sentito fresco per cui avrei voluto avere cose di più sopra il corpo » (j'ai eu froid et j'aurais voulu avoir quelque vêtement supplémentaire sur le corps). Par contre, du lieu turbiasque on ne peut qu'admirer la « vista stupenda del nuovo corso : si vede Monaco, Mentone, Vintimiglia, Bordighera, le montagne e un vasto tratto di mare » (vu merveilleuse depuis le nouveau cours : on voit Monaco, Menton, Vintimille, Bordighera, les montagnes et une vaste étendue marine).

Mais le chroniqueur s'intéresse encore aux plantes et aux animaux. Il découvre « una cinquantena » des premières, lors de son séjour Laghetan. Les caprins trouvent en lui un ardent défenseur, car ils apportent un revenu complémentaire au paysan besogneux. « Notre gouvernement, par un édit long et minutieux a déclaré la guerre aux chèvres et veut les chasser de l'Etat. Avec une belle invention, il propose pour le peu de chèvres qui restent, de leur mettre une muselière : « lo morrau » afin qu'elles ne fassent aucun mal ; » Et de s'en prendre, selon son habitude à un responsable précis. « Il capo squadra generale anticaprino è il cavaliere Durante ; il suo sistema è demagogico, furiozo, riviluzionario, patriotico. Vorebbe forse ad un tratto tutte cannonare. Oh ! Bravo. » (Le commandant en chef de la troupe anticaprine est le chevalier Durante. Son système est démagogique, forcené, révolutionnaire, patriotique. Peut-être irait-il jusqu'à les faire toutes cannoner d'un seul coup. Oh ! Bravo).

L'abbé observe encore les cultures, notant que les printemps pluvieux assurent de bonnes récoltes d'olives : « Pandecosto aigaglio fa la fremo de maïoun orgoglioso » (une Pentecôte pluvieuse rend la maîtresse de maison orgueilleuse). Par contre, « ... il letame che si adopera è cattivissimo, crudo e troppo secco » (le fumier utilisé est très mauvais, dur et trop sec). Et, fruit de rivalités ancestrales, « la parte del territorio che avvicina Monaco ove sono i più belli ulivi è quasi tutta posseduta dei manachesi » (La partie du territoire qui touche à Monaco et où se trouvent les plus beaux oliviers appartient presque toute entière aux monégasques). Ceux-ci ont profité des guerres françaises pour l'accaparer.

Evidemment, les êtres humains n'échappent pas à l'attention aiguïlée de Bonifacy. Il constate que la vie villageoise reposait sur deux catégories sociales « i particolari principali » (les

¹³ Bibliothèque de Cessole, Fonds Bonifacy, op. cit. (9), manuscrit n° 24, Lettres sur les quatre derniers chapitres du *Voyage de M. Millin...*, Introduction. L. Imbert, L'abbé Joseph Bonifacy..., op. cit., *Nice Historique...*, n° 1, pp. 4-9, n° 2, pp. 34-37.

¹⁴ C.A. Fighiera, *Les productions de la campagne niçoise au début du XIX^e siècle* d'après l'abbé Bonifacy, *Nice Historique*, 1956, n° 1, pp.2,3. L. Imbert, L'abbé Joseph Bonifacy..., op. cit., *Nice Historique...*, n° 2, pp. 34-36, 38, 40-44. P.L. Malausséna, *La Turbie...*, op. cit., *Nice Historique* 1986..., pp. 101-103, 107.

notables) » et i contadini » (les paysans). La fraction la moins aisée de ces derniers, devenait plus revendicative ; « Lu logatiè vuolon buon condimen, tartifloï soletto non li plason gaire, stan vujolon la merlusso, soun carnassiè, lec » (Les journaliers veulent de bons condiments, les pommes de terre seules ne leur plaisent guère, cette année ils réclament de la morue, ils deviennent carnassiers, gourmands). Mais en fait leur vie restait très difficile : « laboriosa e stentata » (laborieuse et pénible). « La passan male nell vitto, nell'allogio, e nel vestito » (ils vivent mal quant à la nourriture, au logement, aux vêtements). Car, dit-il encore : « Povera gente, cattivo pane, vino meschino, patate solo e lavoro molte non vi è concordanza » (des gens pauvres, du mauvais pain, du vin médiocre et rien d'autres que des pommes de terre avec beaucoup de travail, cela ne va pas bien ensemble). Une année de crise, comme le fut celle de 1811, surnommée l'année de la « polenta », car il fallut importer 24 000 saumées de maïs du Languedoc, est pour l'abbé une « preuve de misère. »¹⁵

Sous des dehors peu attrayants, ce dernier cachait une grande sensibilité et il savait compatir aux malheurs des humains, par exemple à ceux des filles mères : « Elles sont malheureuses et la misère les fait devenir mères, c'est-à-dire plus malheureuses encore. » Certaines fois, il arrivait même à se révolter devant : « ... l'humble état du comté, ces Alpes stériles, nues, épouvantables ; oh ! misérable pays. » Par ailleurs, il parvenait à une réelle puissance d'évocation, quand il entendait décrire la société niçoise sous l'Empire : « ... froid égoïsme, fraude et tromperie partout, avec le recul de la religion et de la dévotion... une jeunesse sans principe, sans pudeur, sans jugement, fruit amer de la lecture des mauvais livres... nous comptons plus de cent filles mères ou prêtresses de la Venus vaga. » Et les « donne meretrice » ou prostituées abondaient également.¹⁶

Tel fut cet écrivain original. Comme l'a écrit Charles-Alexandre Figliera : « Jusqu'à la fin il avait conservé sa vivacité d'esprit, son humeur batailleuse et la virulence de son langage qui font la joie de tous ceux qui le lisent aujourd'hui. »

Il mérite, assurément, d'être mieux connu. Et ce ne sont pas, à la bibliothèque de Cessole ou aux archives communales, les manuscrits superficiellement ou non encore exploités, qui manquent, afin d'en tirer toutes sortes d'études. N'est-il pas, d'ailleurs, à l'origine d'une lignée d'ecclésiastiques écrivains, comme lui niçois affirmés et chercheurs passionnés des réalités historiques régionales, la plupart d'entre eux étant membre du chapitre cathédral. Il est possible de citer le chanoine Giaume, à la dent dure également, sur lequel est en cours d'élaboration une thèse dirigée par le professeur Schor ; Paul Canestrier bien qu'il ait abandonné l'état sacerdotal à un tournant de sa vie ; et plus proche de nous le chanoine Gallean, personnellement connu ; sans parler de Mgr Ghiraldi, mais ce dernier bien vivant et toujours actif.

¹⁵ L. Imbert, *Nice sous le premier Empire...*, op. cit. (7), p. 17. P.L. Malausséna, *La Turbie...*, op. cit., *Nice Historique* 1986..., pp. 113, 115, 117, 119, 120. P.L. Malausséna, *La Turbie au début du XIX^e siècle d'après les chroniques de l'abbé Bonifacy*, *Nice Historique*, 1987, n° I, pp. 20, 22, 23, 27.

¹⁶ L. Imbert, *Nice sous le premier Empire...*, op. cit. (7), p. 17. P.L. Malausséna, *La Turbie...*, op. cit., *Nice Historique* 1986..., pp. 113, 115, 117, 119, 120. P.L. Malausséna, *La Turbie au début du XIX^e siècle d'après les chroniques de l'abbé Bonifacy*, *Nice Historique*, 1987, n° I, pp. 20, 22, 23, 27.